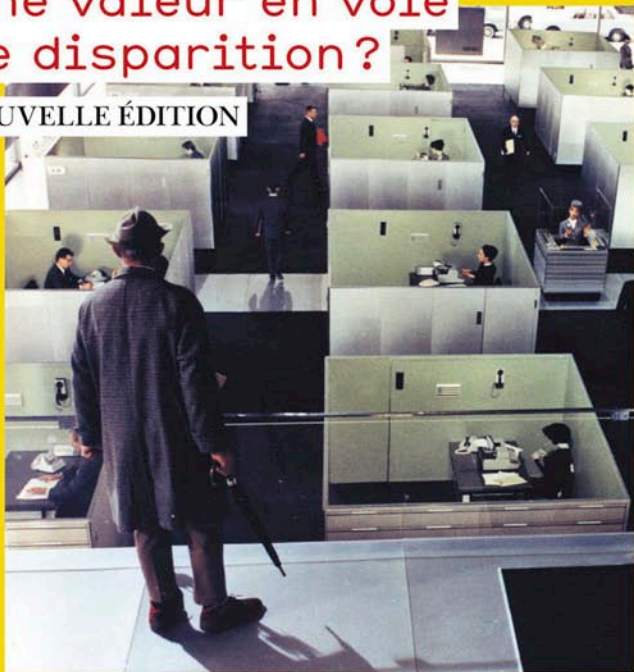


DOMINIQUE
MÉDA

Le travail

**Une valeur en voie
de disparition ?**

NOUVELLE ÉDITION



Champs essais

Extrait de la publication

DOMINIQUE MÉDA

Le travail

Une valeur en voie de disparition ?

Paru en 1995 sous un titre qui suscita la polémique, *Le Travail. Une valeur en voie de disparition* a été perçu comme un manifeste contre le travail et une prophétie annonçant le déclin de la valeur travail. Le débat qui s'est alors ouvert, auquel fut associé, notamment, Jeremy Rifkin, ne s'est depuis plus refermé. Dominique Méda y revient, quinze ans plus tard : la valeur travail s'est-elle dégradée ? Faut-il réhabiliter le travail ? Est-ce la fin du travail ? Elle précise les raisons pour lesquelles le débat auquel elle invitait alors – comprendre si le travail peut ou non, en régime capitaliste, devenir une œuvre à la fois individuelle et collective – n'a pas pu avoir lieu.

Cet ouvrage démontre, en mobilisant les principaux textes philosophiques et l'histoire des idées politiques, comment le travail est devenu une valeur centrale. Il invite à remettre sur le métier la question lancinante du rôle que tiennent l'échange économique et le travail dans la fabrique du lien social. Il propose enfin une voie pour permettre à tous les membres de la société, hommes et femmes, d'accéder non seulement au travail – un travail décent ou soutenable –, mais aussi à l'ensemble de la gamme des activités, qu'elles soient amicales, politiques, parentales ou de développement personnel, qui constituent le bien-être individuel et social.

Ancienne élève de l'École normale supérieure et de l'École nationale d'administration, agrégée de philosophie, **Dominique Méda** est sociologue et auteur, dans la même collection, de *Qu'est-ce que la richesse ?* (2000), *Le Temps des femmes* (2002), *Au-delà du PIB* (2008).

Nouvelle édition, 2010.

En couverture: *PlayTime* de Jacques Tati (1967).
© Les Films de Mon Oncle (www.tativille.com)

Flammarion

editions.flammarion.com

Extrait de la publication

LE TRAVAIL

DU MÊME AUTEUR

- Politiques sociales*, en collaboration avec M.-T. Join-Lambert, A. Bolot-Gittler, C. Daniel, D. Lenoir, FNSP/Dalloz, 1994 ; 2^e éd., 1997.
- Le Travail. Une valeur en voie de disparition*, Aubier, « Alto », 1995 ; rééd. Champs-Flammarion, 1998.
- Travail, une révolution à venir*, entretien avec Juliet Schor, Mille et Une Nuits/Arte Éditions, 1997.
- Qu'est-ce que la richesse ?*, Aubier, « Alto », 1999 ; rééd. Champs-Flammarion, 2000.
- Le Temps des femmes. Pour un nouveau partage des rôles*, Flammarion, 2001 ; rééd. Champs-Flammarion, 2002.
- 35 heures : le temps du bilan*, en collaboration avec B. Bruhnes, D. Clerc, B. Perret, Desclée de Brouwer, 2001.
- Le Travail*, PUF, « Que sais-je ? », 2004 ; rééd., 2007, 2010.
- Le Travail non qualifié. Perspectives et paradoxes* (sous la dir. de D. Méda et F. Vennat), La Découverte, 2005.
- Délocalisations, normes du travail et politique d'emploi. Vers une mondialisation plus juste ?* (sous la dir. de P. Auer, G. Besse et D. Méda), La Découverte, 2005.
- Faut-il brûler le modèle social français ?*, en collaboration avec A. Lefebvre, Le Seuil, 2006.
- Le Deuxième Âge de l'émancipation*, en collaboration avec H. Périvier, Le Seuil, 2007.
- Au-delà du PIB. Pour une autre mesure de la richesse*, Champs actuel, 2008.
- Le Contrat de travail*, avec É. Serverin (dir.), La Découverte, 2008.
- L'Emploi en rupture*, avec B. Gomel et É. Serverin (dir.), Dalloz, 2009.
- Travail. La Révolution nécessaire*, Éditions de l'Aube, 2010.

Dominique MÉDA

LE TRAVAIL

Une valeur en voie de disparition ?

Champs essais

© Aubier, Paris, 1995.
© Flammarion, Paris, 2010, pour cette édition.
ISBN : 978-2-0812-3768-1

Extrait de la publication

PRÉFACE (2010)

Paru en 1995 dans une collection dont l'objectif explicite était de mettre les apports de la philosophie à la portée d'un grand public, *Le Travail. Une valeur en voie de disparition* a immédiatement fait scandale. L'ouvrage a en effet tout de suite été interprété (comme y invitait malencontreusement le titre) comme la description d'une situation en train de s'accomplir, voire comme une prophétie : les individus ne seraient actuellement plus attachés à la valeur travail, la valeur travail serait en danger. On sait quelle fortune ce slogan a connue. On ne compte plus, par ailleurs, les ouvrages qui furent écrits pour dénoncer l'inanité de cette thèse : en 1996, paraît sous le nom collectif Guillaume La Chaise, un ouvrage¹ remettant en cause l'idée que la valeur travail aurait perdu de sa vigueur et le travail sa centralité. Dès 1997, Dominique Schnapper écrit avec Philippe Petit *Contre la fin du travail*², suivie par Anne-Marie Grozelier, en 1998, avec *Pour en finir avec la fin du travail*³. En 2003, est publié *Travailler pour*

1. G. La Chaise, *Crise de l'emploi et fractures politiques*, Presses de Sciences-Po, 1996.

2. D. Schnapper, *Contre la fin du travail*, Textuel, 1997.

3. A.-M. Grozelier, *Pour en finir avec la fin du travail*, L'Atelier, 1998.

être heureux?¹, ouvrage destiné, comme le reconnaissent les auteurs, Christian Baudelot et Michel Gollac, à en finir avec la thèse du « déclin de la valeur travail ». Plus prudents que moi, mais aussi parce que les évolutions du travail ont été très complexes durant les dix années précédentes, sous l'influence des fortes modifications de l'organisation du travail et de la mise en place de la réduction du temps de travail, les auteurs ont mis un point d'interrogation au titre de leur ouvrage, mais ils ne cachent pas leurs convictions : oui, le travail est un facteur de bonheur, oui, le travail est important pour être heureux, surtout pour ceux auxquels il fait défaut, ce qu'ils mettent clairement en évidence au terme de leur enquête.

Il faut dire que, peu après *Le Travail. Une valeur en voie de disparition*, est paru en France le livre de Jeremy Rifkin, *La Fin du travail*², qui a également connu un vrai succès éditorial et une reprise massive dans le débat public. Il existait donc désormais un clan bien identifié, celui des pourfendeurs de la valeur travail et des tenants de la fin du travail, qui devait être combattu avec détermination. Par qui ? Par tous ceux qui étaient persuadés que le travail reste une valeur centrale, mais aussi par ceux qui pensaient que le combat pour changer le travail et la société doit se passer au cœur du travail et par ceux qui jugeaient que critiquer le travail risque de faire le lit du capitalisme ou de remettre en cause la trop lente accession des femmes à l'autonomie professionnelle. Sans compter ceux pour lesquels le travail est une valeur morale, un devoir, la seule liberté dont dispose l'individu, la véritable source du mérite, la condition de la prospérité sociale... Ce qui fait beaucoup de monde.

1. Ch. Baudelot et M. Gollac, *Travailler pour être heureux ? Le bonheur et le travail en France*, Fayard, 2003.

2. J. Rifkin, *La Fin du travail*, La Découverte, 1996.

D'où l'abondance des discours de toute nature, qui ont dénoncé ces quinze dernières années la dégradation de la valeur travail et leurs thuriféraires.

Discours politiques, bien sûr. Sans nous arrêter sur les slogans utilisés *ad nauseam* par les deux candidats à la dernière élection présidentielle (« Je veux être le président de la valeur travail », Nicolas Sarkozy ; « Je réhabiliterai la valeur travail », Ségolène Royal), souvenons-nous du discours de la ministre de l'Économie, Christine Lagarde, à l'occasion de la présentation de la loi TEPA (« en faveur du travail, de l'emploi et du pouvoir d'achat »), vilipendant d'un même trait ceux qui ont critiqué le travail et ceux qui ont mis en place les trente-cinq heures, qui partageraient, selon elle, la même conception aristocratique du travail, ne voyant dans celui-ci qu'une servitude, alors qu'il est la source de l'égalité : « reconsidérer le travail, c'est rompre avec une tradition de mépris qui trouve sa source dans l'Ancien Régime, quand les nobles avaient défense de s'adonner au commerce. La Révolution française n'a pas mis fin à cette attitude. On la retrouve au XIX^e siècle chez de nombreux auteurs : Paul Lafargue, dans son livre *Le Droit à la paresse*, recommande à l'homme de ne travailler que trois heures par jour, et de passer le reste du temps à "fainéanter et bombancer". Le dernier avatar de ce droit à la paresse, c'est le mythe post-industriel de la "fin du travail" : l'homme pourrait, illusion suprême, être définitivement remplacé par des machines et des ordinateurs. La loi des trente-cinq heures est l'ultime expression de cette tendance à considérer le travail comme une servitude¹ ».

1. Discours de Christine Lagarde, ministre de l'Économie, des Finances et de l'Emploi, 10 juillet 2007. Présentation à l'Assemblée nationale du projet de loi en faveur du travail, de l'emploi et du pouvoir d'achat (TEPA).

Mais discours académiques également, de la part de psychologues du travail (Yves Clot, avec lequel j'ai eu des discussions nourries, voit ainsi dans la publication de mon livre une des explications du divorce entre la gauche et le travail : « Le début du dérapage incontrôlé de la gauche sur le travail remonte aux années quatre-vingt-dix et a été alimenté par la publication du livre de Dominique Méda intitulé *Le Travail, une valeur en voie de disparition*, qui a nourri la réflexion de la gauche socialiste. L'idée avance alors par des chemins divers que la liberté ne peut exister vraiment qu'en dehors du travail, dans le temps "libre"¹ »), sociologues (Danièle Linhart dans « Travail : défaire, disent-ils² », reproche à A. Gorz, B. Perret, J. Rifkin et moi-même de ne retenir du travail que la dimension de rationalité économique), juristes (Alain Supiot consacre également un article à mon livre en me reprochant de faire la part trop belle à une conception réductrice, car uniquement économique du travail...³).

Cette préface me permet, quinze ans après, et à la suite de très nombreux débats et discussions, le plus souvent de qualité, de faire le point sur ce qui apparaît à la fois comme un malentendu, mais aussi, je le crois, comme un désaccord. Le malentendu vient bien évidemment du titre du livre, qui correspondait insuffisamment à son contenu. En effet, l'ouvrage, loin de décrire une situation en train d'advenir ou d'annoncer son avènement et de défendre l'idée que les individus sont en train de se détacher du travail, explique, d'une part, au terme de quelles évolutions le travail est devenu une

1. *L'Humanité*, 19 mai 2007.

2. Note critique, *Sociologie du travail*, n° 2/97, p. 235-249.

3. A. Supiot, compte-rendu, *Revue française des affaires sociales*, 4/95, n° 243-246.

valeur centrale dans notre société et même « un fait social total » et énonce par ailleurs un jugement et un souhait, tous deux d'ordre normatif. Le travail, soutient-il, a pris trop d'importance dans notre société, les différentes dimensions du travail sont contradictoires entre elles et le système capitaliste dans lequel nous vivons aujourd'hui ne permet pas de faire pleinement droit à un travail qui pourrait être une œuvre. Il nous faut donc simultanément civiliser le travail, faire en sorte que tous les citoyens, hommes et femmes, puissent y accéder et en réduire la place à la fois pour permettre à d'autres activités, également essentielles au bien-être individuel et social, de se développer (notamment les activités politiques et les activités amicales, familiales, amoureuses que je regrouperai plus tard sous le terme de *care*) et pour permettre à tous d'accéder aux droits, aux protections et aux bienfaits auxquels ouvre le travail. Mais cette préface me permet de faire officiellement mon *mea culpa* : le titre du livre était trompeur et inexact et c'est pour cette raison que, de concert avec l'éditeur, nous avons décidé de le modifier, en ajoutant un point d'interrogation. Celui-ci ne suffit d'ailleurs pas à indiquer avec exactitude le propos du livre, mais c'est déjà la difficulté de résoudre ce problème qui avait conduit au premier choix...

Mais il y a évidemment plus qu'un malentendu. Car on peut supposer que les livres sont lus. Il me semble dès lors qu'une partie des critiques qui m'ont été adressées s'explique aussi par des désaccords plus profonds, sur lesquels je voudrais m'attarder un instant.

Le livre défend la thèse que le terme de travail a trouvé son unité au XVIII^e siècle, en tant qu'abstrait, marchand et détachable, et en tant que moyen permettant de créer de la richesse. C'est l'économie politique qui a donné au terme de travail son unité conceptuelle. Marx

ne serait pas en désaccord avec cette thèse. Mais je soutiens également que, ce faisant, il n'existe pas d'avant ou d'au-delà, d'âge d'or en quelque sorte, où le travail aurait été pleinement conforme à son essence : à la fois facteur de production, fondement du lien social, vecteur d'expression et de réalisation de soi. Rien de tel auparavant. Car c'est bien le problème : beaucoup de participants à ce débat reconnaissent bien que le travail tel qu'il s'exerce actuellement n'est pas pleinement satisfaisant et ne correspond pas à l'idéal, mais ils se réfèrent en permanence à celui-ci, comme si le travail avait été, à un moment donné, conforme à celui-ci ou comme s'il l'était « en soi ». C'est Christine Lagarde souhaitant que le travail « redevienne ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être¹ : une valeur démocratique, un vecteur d'intégration, une vérité dans notre existence » (Sénat) ; c'est, plus récemment, le rapport de la Commission de réflexion sur la souffrance au travail qui s'ouvre par ce propos : « le travail, ce n'est pas la souffrance. Un pays qui met sur un pied d'égalité ces deux notions n'a pas d'avenir [...]. En effet, parce qu'il mobilise le corps, l'intelligence et la subjectivité, il reste, qu'il soit salarié ou pas, une irremplaçable source d'émancipation et d'accomplissement », pour indiquer quelques lignes plus loin que « les suicides récents dans les grandes entreprises ont amené la fin d'un tabou : dans un grand nombre de cas, le travail lui-même est malade² ». C'est encore Alain Supiot, dont il est beaucoup question dans ce livre, critiquant ce que le travail est devenu pour en appeler à renouer avec « la dimension anthropologique du travail ». Nous serions donc face à un travail défiguré, malade, et il nous faudrait retrouver le « vrai » travail, le travail qui, à une

1. C'est moi qui souligne.

2. P. 4.

certaine époque, était « sain » ou le travail qui, « en soi », serait émancipateur et vecteur d'accomplissement.

En soi, nous disent sociologues, psychologues, juristes, philosophes du travail, Robert Castel, Michel Lallement, Christian Baudelot, Michel Gollac, Gilbert de Terssac, Danièle Linhart, Françoise Piotet, François Vatin, Yves Clot, Christophe Dejours, Alain Supiot, Isabelle Ferreras... le travail est l'activité la plus humaine, l'essence de l'homme, la manière la plus haute pour l'homme de s'opposer à la nature, de s'exprimer et de transformer le monde. Mais de cela je conviens entièrement, et je me sens sur ce point – comme cela a été souligné chaque fois que nous avons eu des débats sur ces questions – en total accord avec cette représentation. Avec deux réserves cependant : d'abord, cette idée est le produit de la pensée du XIX^e siècle. C'est de ce moment-là que date cette signification radicalement nouvelle du travail comme liberté-créatrice de l'homme, vecteur suprême d'expression de l'homme et de transformation du monde à son image, comme le démontre le chapitre IV de cet ouvrage. Ensuite, comme Hegel nous l'a appris, la distance entre l'en soi et le pour soi peut être infinie. Et la question reste donc béante : le travail est-il vraiment aujourd'hui (et a-t-il jamais été) l'activité à travers laquelle l'homme s'exprime, individuellement et collectivement, ainsi que l'imaginait Marx ? Supposons, écrivait celui-ci en 1844, que nous produisions comme des êtres humains : « Nos productions seraient autant de miroirs qui rayonneraient l'un vers l'autre¹ ». Le travail est-il vraiment aujourd'hui cette activité libre, qui nous permet de nous exprimer dans une œuvre ? Les potentialités

1. K. Marx, « Économie et philosophie », Notes de lecture, § 22 (1844), *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, tome II, p. 33.

que le travail recelait selon la pensée du XIX^e siècle se sont-elles actualisées ?

Pour certains, oui, sans doute. Galbraith avait d'ailleurs attiré l'attention, dans *Les Mensonges de l'économie : vérités pour notre temps*¹, sur l'hypocrisie qui consiste à appeler d'un même nom des activités somme toute peu comparables : « Le mot travail s'applique simultanément à ceux pour lesquels il est épuisant, fastidieux, désagréable et à ceux qui y prennent manifestement plaisir et n'y voient aucune contrainte, avec un sens gratifiant de leur importance personnelle, peut-être, ou de la supériorité qu'on leur reconnaît en plaçant les autres sous leurs ordres. Travail désigne à la fois l'obligation imposée aux uns et la source de prestige et de forte rémunération que désirent ardemment les autres, et dont ils jouissent. User du même mot pour les deux situations est déjà un signe évident d'escroquerie. Mais ce n'est pas tout. Les individus qui prennent le plus de plaisir à leur travail – on ne le soulignera jamais assez – sont aussi presque universellement les mieux payés. C'est admis. » Nous avons d'ailleurs mis en évidence², grâce à une enquête de l'INSEE, que le fait de considérer le travail comme un des éléments essentiels de l'identité était principalement le fait de certaines catégories sociales, et mêmes de personnes occupant certains métiers : environ 70 % des cadres et professions intellectuelles supérieures citent « leur métier, leur situation professionnelle ou leurs études » parmi les éléments qui les définissent le mieux ou disent le mieux qui ils sont contre 33 % des ouvriers

1. *Les Mensonges de l'économie : vérités pour notre temps*, Grasset, 2004.

2. H. Garner, D. Méda et C. Senik, « La place du travail dans les identités », in *Économie et statistique*, n° 393-394, p. 21-39.

peu qualifiés, au point que l'on a pu parler pour ces derniers d'une « identité de retrait¹ » et l'on observe le même écart concernant la question de savoir si le travail est oui ou non aussi important ou plus important que d'autres choses (vie familiale, vie personnelle, vie sociale...).

Mais alors, est-ce que nous nous trouvons à une certaine étape d'un processus, le travail étant aujourd'hui devenu pour certains un des plus hauts moyens de réalisation et d'expression de soi, avant de l'être pour tous ? Le travail est-il en train de rejoindre son concept, de devenir, pour de plus en plus de personnes, synonyme d'expression de soi ? Les enquêtes sur ce sujet sont très difficiles à interpréter. Et leurs résultats difficiles à comparer dans le temps, d'autant que les grandes enquêtes internationales réalisées selon des critères scientifiques ne permettent pas de faire des comparaisons sur de très longues périodes. En tous cas, pas de remonter avant les années quatre-vingts. Plusieurs auteurs ont soutenu que le travail, après avoir été conçu comme un devoir, puis avoir revêtu une signification principalement matérielle (la dimension instrumentale du travail étant la plus importante et le travail étant principalement perçu comme un moyen de gagner un revenu), serait de plus en plus apprécié et considéré, dans nos sociétés modernes et d'abondance, comme un moyen d'expression et de réalisation de soi.

Ce que mettent en tous cas en évidence les enquêtes internationales et aussi les enquêtes françaises sur ces sujets (je me permets de renvoyer le lecteur à l'étude détaillée que nous avons consacrée avec Lucie Davoine à cette question dans « Place et sens du travail en Europe :

1. T. Amossé, O. Chardon, « Les ouvriers non qualifiés : une nouvelle classe sociale ? », *Économie et statistique*, n° 393-394, 2006.

une singularité française¹ ? »), c'est qu'en effet les attentes qui se portent aujourd'hui sur le travail sont immenses, qu'elles soient de nature expressive ou instrumentale. Les Français apparaissent particulièrement attentifs aux dimensions dites intrinsèques (expressives ou encore post-matérialistes) du travail, notamment à l'intérêt du travail (ils sont les plus nombreux à estimer ces dimensions importantes). Parmi les traits qui leur semblent essentiels dans un travail vient, selon l'EVS 2008, dont les premiers résultats ont été présentés dans *La France à travers ses valeurs*², l'ambiance de travail, suivie par le fait de bien gagner sa vie, puis par l'intérêt du travail. Profitons de ce développement pour souligner de façon très forte que non seulement les Français restent attachés à la « valeur travail » mais qu'ils semblent même être parmi les Européens qui y accordent le plus d'importance. Cherchant à expliquer cette spécificité, nous avons trouvé une relation forte entre ce degré d'importance accordée au travail et le haut taux de chômage français depuis une vingtaine d'années, d'une part, ainsi qu'avec une inclination plus forte qu'ailleurs pour l'intérêt intrinsèque du travail.

Mais il s'agit là des attentes. Sont-elles satisfaites ? Et comment le savoir ? En interrogeant les personnes. Certes. Mais les sociologues savent depuis longtemps que les déclarations subjectives sont susceptibles d'être en décalage avec ce qu'il en est réellement de la situation des individus, notamment s'agissant du travail. Comme l'indiquaient Goldthorpe et ses collègues en 1968 en

1. L. Davoine, D. Méda, « Place et sens du travail en Europe : une singularité française ? », document de travail du Centre d'études de l'emploi (CEE), n° 96, 2008, http://www.cee-recherche.fr/fr/doc-trav/travail_europe_96_vf.pdf

2. P. Bréchon et J.-F. Tchernia (dir.), *La France à travers ses valeurs*, Armand Colin, 2009.

rendant compte d'une enquête extrêmement approfondie menée auprès d'une population ouvrière sélectionnée pour comprendre ce qu'il en était exactement de leur rapport au travail : « dans notre type de société, l'influence du travail sur l'opinion qu'a l'homme de lui-même est plus importante que celle d'aucune autre de ses activités sociales. Une pression considérable s'exerce donc sur l'individu pour le pousser à trouver son travail acceptable : le contraire équivaldrait pour lui à admettre qu'il ne se trouve pas acceptable¹ ».

C'est en étant conscient de ces limites que l'on peut interpréter le résultat des enquêtes internationales sur la satisfaction : elles montrent des scores élevés en Europe, mais moins élevés en France. L'International Social Survey Program de 2005, tout entier consacré au travail, avait ainsi mis en évidence la faible satisfaction française au travail, résultats que l'European Social Survey a confirmés. Cette relative insatisfaction française, due notamment à des conditions de travail et d'emploi considérées comme particulièrement difficiles (haut niveau de stress, faibles niveaux de salaires, faibles chances de promotion...) permettent d'expliquer en partie ce que nous avons appelé, avec Lucie Davoine, le paradoxe français : alors qu'ils étaient, à la fin des années quatre-vingt-dix, les Européens les plus attachés au travail, les Français étaient aussi les plus nombreux à souhaiter que le travail prenne moins de place dans leur vie. Il y aurait donc une double spécificité française dans le rapport au travail : une valeur plus forte accordée au travail ; une déception plus grande infligée par la réalité des conditions de travail et d'emploi aux attentes énormes posées sur le travail.

1. J.-H. Goldhorpe, D. Lockwood, F. Bechhofer et J. Platt, *L'Ouvrier de l'abondance*, Le Seuil, 1972, p. 53-54.

Mais cette analyse en termes nationaux ne résout pas la question de savoir si le travail est en train de devenir plus expressif, s'il a un jour mieux permis aux hommes de se réaliser en faisant œuvre, ou si c'est « en soi » que le travail serait paré de telles qualités. Car à lire de nombreux auteurs qui se sont exprimés sur le travail, on peut avoir l'impression qu'il y a eu un âge d'or du travail, et même un double âge d'or, à la fois pendant les années soixante, au moment où les Trente Glorieuses permettaient l'intégration accélérée des ouvriers dans la société française et l'amélioration des conditions de vie et de travail et, peut-être, avant la Révolution industrielle, lorsque la division du travail n'avait pas encore opéré ses ravages et qu'il pouvait exister entre l'ouvrier et son travail, entre l'artisan et son œuvre, un rapport d'expression. Mais nous savons que dans les deux cas, l'idée d'un âge d'or n'est pas tenable. Et que la vraie question, celle qui a été si peu traitée ces trente dernières années, durant la longue éclipse du marxisme, est celle de l'aliénation. Et nous pouvons la reprendre aujourd'hui à peu près dans les termes mêmes où le sociologue Georges Friedmann la posait en 1956 : étant donné le développement de la civilisation industrielle et de la division du travail, est-il encore possible d'humaniser le travail et d'en faire une activité pourvoyeuse de sens, d'utilité, de lien social et d'expression de soi ? Friedmann lui-même semblait sincèrement en douter dans ses œuvres des années cinquante, dans lesquelles il propose d'utiliser le terme même de Marx, aliénation, pour décrire la situation du travailleur moderne¹. D'où son oscillation

1. « Nulle part mieux qu'au travail de l'homme contemporain ne s'applique le concept d'aliénation (*Entfremdung*) mis par Hegel au cœur de son système et repris par Marx », G. Friedmann, *Le Travail en miettes*, Gallimard, 1956, p. 234.

N° d'édition : L.01EHQN000452.N001
Dépôt légal : mars 2010

Extrait de la publication